

CHI Zijian

Bonsoir, la rose

**Roman traduit du chinois
par Yvonne André**



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

DU MÊME AUTEUR

Toutes les nuits du monde
Le Dernier Quartier de lune

Titre original : *Wan an mei gui*

- © 2013, Chi Zijian
- © 2015, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
- © 2018, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Liu Ye

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M.-C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-1346-6
ISSN : 1251-6007

1

Léna Ji fut ma troisième logeuse à Harbin. Elle avait plus de quatre-vingts ans lorsque j'ai fait sa connaissance.

Sa maison se trouve dans le quartier Daoli, tout près de la grand-rue. C'est un petit immeuble de briques et de bois de couleur crème, dans le style des maisons russes traditionnelles. Elle doit dater d'il y a soixante-dix ou quatre-vingts ans. Avec son toit pentu plein de charme, sa terrasse ouverte, ses hautes fenêtres étroites et ses petites marches, elle tranche sur la forêt de béton gris environnante. Elle fait penser à un faon naïf et gauche, vif et espiègle, venu s'abreuver au fleuve en cachette. Un café occupe le rez-de-chaussée et, au-dessus, chacun des deux étages est divisé en trois appartements. Celui de Léna Ji, au deuxième, est orienté au sud-ouest. Le salon et les deux chambres sont vastes, alors que la cuisine, la salle d'eau et la terrasse sont exiguës mais bien agencées, et grâce

à la haute charpente on ne s'y sent pas à l'étroit. C'est un appartement lumineux, rempli de plantes fleuries et de légumes magnifiques. Le visage de Léna, en revanche, est aussi desséché que la plaine du Nord en hiver. Il exprime une solitude indicible. Grande et mince, elle se tient droite et, de dos, on la prendrait facilement pour une jeune fille, du moins quand elle reste immobile. Dès qu'elle se met en mouvement, la démarche lourde et le pas mal assuré révèlent son âge.

C'est Huang Weina, ma collègue rédactrice en chef à l'agence de presse, qui m'a présentée à Léna. Elle l'avait connue grâce à un reportage sur les conditions d'existence des descendants d'immigrés juifs. Léna vivait seule, elle ne s'était jamais mariée. Ses parents étaient morts depuis longtemps, elle n'avait pas de famille. Malgré son âge, elle se débrouillait toute seule, sans aide ménagère. Mesurant sa solitude dans ce grand appartement, Huang Weina lui suggéra : « Pourquoi ne pas en louer une pièce afin d'avoir quelqu'un à qui parler ? » Léna lui répliqua qu'elle ne se sentait pas seule en compagnie de l'Éternel. C'est à ce moment-là que je téléphonai à Huang Weina pour lui dire que je venais de partir de chez ma deuxième logeuse et que mes bagages étaient entassés dans la loge du concierge de l'agence. J'étais à la rue, je la suppliai de m'aider à trouver un toit au plus vite. Huang Weina savait que je m'étais brouillée avec mon premier logeur, un

vieux retraité maigre comme un clou et animé de mauvaises intentions à mon égard. Un soir où sa femme s'était absentée pour aller jouer au mah-jong, il avait fait irruption dans ma chambre, fesses nues, une liasse de billets crasseux à la main. Il m'avait enlacée, déclarant que si j'accédais à ses désirs, il diminuerait mon loyer de moitié et me donnerait de l'argent de poche. Je lui avais résisté, jetant par terre l'argent qu'il tenait à la main, et je l'avais griffé au visage. On voyait qu'il avait dû amasser un à un les billets de deux et cinq yuans. Il m'avait suppliée de le prendre en pitié, disant qu'à son âge, malgré sa maigreur, il n'avait rien perdu de sa vigueur au lit. Seulement, depuis son retour d'âge, sa femme ne lui permettait plus de la toucher. Comme il redoutait les risques d'une rencontre avec une fille des rues, il était obligé de ronger son frein et menait une vie terne. A voir ses larmes mêlées au sang qui suintait de la griffure, on se serait cru à l'abattoir ! C'était écœurant. Je m'étais débattue pour lui échapper et j'avais dévalé l'escalier. Accroupie à côté des poubelles, j'avais vomi, puis, toute tremblante, j'avais téléphoné à Weina et déménagé la nuit même. Weina voulait que je porte plainte mais j'avais refusé. Pas par compassion pour le vieil homme, mais j'étais une jeune fille d'une beauté bien ordinaire qui ne cherchait pas à se faire remarquer, et s'il y avait une enquête de police, que l'affaire s'ébruitait et que l'agression était

grossie jusqu'à parler de viol, je passerais pour une moins-que-rien et on daignerait encore moins faire attention à moi.

Weina court les interviews, elle a de l'entre-gent, elle connaît des agents immobiliers et elle m'a aidée à trouver très vite ma deuxième logeuse, une sourde-muette de vingt-huit ans, capable de dire son nom – Liu Qin. Les parents et le jeune frère de Liu Qin, sourds-muets eux aussi, étaient spécialistes de médecine chinoise. Ils avaient ouvert sur la rive du Songari un cabinet d'acupuncture et de moxibustion qui faisait de bonnes affaires. Avec l'argent gagné, ils avaient acheté dans la rue Xinyang un bel appartement où toute la famille menait une vie agréable dans son monde silencieux. Dès l'enfance, Liu Qin avait manifesté de la répulsion pour les aiguilles d'acupuncture. Elle était incapable de supporter la vue d'un patient dont le corps était hérissé d'aiguilles. Quand elle eut vingt ans, on lui chercha une autre occupation. Elle travaillait à la plonge de la cantine de l'école primaire voisine de la place Nangang. De la rue Xinyang jusqu'à cette place, il fallait traverser deux arrondissements de Harbin. Liu Qin trouvait que c'était trop compliqué pour aller au travail et en revenir, aussi voulut-elle louer un appartement dans le voisinage de l'école. Ses parents, songeant que, tôt ou tard, elle fonderait une famille, se dirent qu'il valait mieux acheter un appartement que le louer. En effet, l'argent gagné

déposé à la banque se dévaluait d'année en année, tandis que n'importe quel logement était recherché et ne cessait de prendre de la valeur. Ils acquirent donc pour leur fille un appartement de deux pièces près du pont Anfa, dans le quartier de Nangang. Il ne lui fallait qu'un quart d'heure à pied pour aller travailler. Quand elle avait emménagé, sa mère inquiète venait constamment lui tenir compagnie, mais quand son frère fut marié et eut un enfant, la mère qui ne pouvait plus se libérer songea à trouver une bonne locataire pour sa fille. Quand Weina alla les interviewer dans leur cabinet privé, elle fit la connaissance de la famille de Liu Qin et apprit leur désir de trouver une locataire, si bien que le lendemain du jour où je fus obligée de m'enfuir de chez mon premier logeur, elle m'avait trouvé un logis. Je ne payais chaque mois à Liu Qin que six cents yuans, charges comprises, tandis que, chez mon premier logeur, je payais sept cents yuans sans pouvoir me servir du gaz, et je devais acquitter en plus ma part d'eau et d'électricité.

Quand Weina reçut mon coup de téléphone, elle venait de finir son interview de Léna Ji et elles passaient un moment au café du rez-de-chaussée. Quand je lui appris que je déménageais de chez Liu Qin, elle trouva le moyen de plaisanter : « Elle ne t'a quand même pas fait des avances comme ton précédent logeur ? C'est que maintenant, les amours entre personnes du même sexe sont furieusement dans le vent ! » Abandonnant le ton de la

plaisanterie, elle reprit : « Tu t'entendais pourtant bien avec Liu Qin. Pourquoi est-ce que, tout d'un coup, ça ne va plus ? Il faut que tu te rendes compte qu'il est impossible de trouver à Harbin une aussi bonne logeuse qu'elle. » La gorge serrée, je lui dis : « Elle va se marier. Je ne peux plus loger chez elle... » Comprenant la situation, Weina déclara : « En effet. Il faut que tu t'en ailles. » Et pour me reconforter, elle ajouta : « Il y a sûrement une bonne logeuse qui t'attend au prochain carrefour de ta vie. Ne t'affole pas. J'arrive tout de suite. Tu vas venir passer quelques jours chez moi. »

Weina raccrocha et dit à Léna : « Quelle coïncidence ! Je vous conseillais à l'instant de prendre une locataire et, justement, l'amie qui me téléphonait se trouve sans toit. » Léna fronça les sourcils, resta silencieuse un moment, puis elle entreprit de se renseigner sur moi. D'où étais-je originaire ? J'avais quel âge ? Avais-je un petit ami ? Est-ce que je mangeais du porc ? Est-ce que je lavais tout le temps mes corsages ? Est-ce que je ronflais en dormant ? Étais-je allergique au pollen ? Est-ce que j'aimais écouter du piano ? Étais-je introvertie ou extravertie ? Avais-je déjà perdu mes clés ? Quand Weina eut répondu à toutes ces questions, Léna lui dit après un moment de réflexion : « Pouvez-vous lui demander de venir jusqu'ici, que je la voie ? » Weina me rappela aussitôt, me disant qu'elle avait peut-être une solution pour mon logement et me demandant de venir au plus

vite. Puis, s'étant éclip­sée pour aller aux toilettes, elle m'envoya un SMS : *Quand tu la verras, montre-toi aimable ! Si tu peux habiter chez elle, c'est comme si tu vivais dans le Harbin d'il y a un siècle. Je pense qu'elle ne te demandera qu'un loyer symbolique. Quelle chance tu as, vraiment !*

Nous étions en plein automne, et quand j'ar­rivai au café, à l'instant où j'ouvris la porte, une violente bourrasque fit tomber les quelques feuilles mortes restées accrochées à l'orme de la rue. Deux feuilles m'atterrirent sur la tête et Weina remarqua qu'elles me donnaient des couleurs, comme deux barrettes dorées fixées dans mes cheveux.

Au début de l'entretien, je me sentais mal à l'aise. Léna avait la peau blanche. Elle portait une robe de lainage vert olive et une grande écharpe de soie noire à motifs argentés. Le regard de ses yeux gris-bleu était à la fois lumineux et mélancolique. Elle était vêtue de façon recherchée, alors que j'avais une mise banale, des traces de larmes sur les joues et les cheveux en bataille. Je portais un pull à dessins rouges sur un pantalon couleur café. Comme j'avais déménagé en toute hâte de chez Liu Qin, j'avais aux pieds des baskets grenat. D'après Weina, j'avais l'air d'un flamant rose aux couleurs éclatantes.

Je serrai timidement la main que me tendait Léna Ji : « Je m'appelle Zhao Xiao'e », dis-je d'une voix tremblante. A cet instant, je pensai à

ma mère qui m'avait donné ce nom, je revis la scène de ses obsèques, et mes larmes jaillirent.

Voyant que je perdais mon sang-froid, Weina fit diversion : « Vous voyez, nous avons toutes les deux le caractère “na” dans notre prénom, mais pas elle, et elle en pleure de dépit. »

Sans se départir de son calme, Léna me demanda : « Est-ce le “e” de Chang’e, la déesse de la lune, qui figure dans votre prénom ? »

J’acquiesçai tout en m’essuyant les yeux.

Léna, baissant la tête, murmura : « Nous avons toutes les trois le caractère “femme” dans notre prénom, c’est le Ciel qui a voulu notre rencontre. » Puis, se tournant vers moi : « Xiao’e, une jeune fille qui se respecte ne pleure pas en public. Si cela vous convient, vous pouvez emménager dans trois jours. Je ne vous demanderai pas de loyer, juste deux cents yuans par mois pour les frais d’eau, de gaz et d’électricité. Je n’ose pas vous garantir que ça durera, mais nous pouvons toujours essayer. » Sur ce, elle se rassit pour déguster son café.

Nous nous regardâmes, Weina et moi, incroyables devant cette chance tombée du ciel. Nous sortîmes après avoir remercié Léna. A peine avions-nous tourné au coin de la rue que Weina, incapable de contenir son excitation, me serra dans ses bras en s’écriant : « J’ai toujours rêvé d’habiter une maison comme la sienne ! Quelle chance tu as ! Chaque fois que tu quittes un logement, c’est pour un autre encore meilleur. Mais je

t'avertis, elle n'aime pas les jeunes filles qui ont un petit ami, aussi, quand elle m'a questionnée sur toi, lui ai-je dit la vérité sur tout, sauf sur ce sujet-là ! N'oublie pas, surtout n'amène jamais ton petit ami chez elle. Il ne manque pas d'endroits où vous pouvez vous rencontrer : jardins publics, restaurants, maisons de thé, cinémas, ainsi que le logement de ton ami. Si vous avez besoin de plus d'intimité, vous pouvez toujours louer une chambre à l'heure dans un hôtel, ça ne coûte pas bien cher !

— C'est inutile, je n'ai plus de petit ami.

— Quoi ? Il t'a laissée tomber ? » Et Weina tapa du pied. « Lui qui n'est pas plus grand que Wu Dalang¹, qui pousse des grognements de cochon en mangeant, ce petit fonctionnaire qui ne possède ni appartement ni voiture, comment ose-t-il faire le difficile ? »

1. Personnage décrit comme un gringalet dans *Au bord de l'eau*, roman de cape et d'épée du XIV^e siècle.

2

Le soir de mon installation chez Léna, j'étais en train d'admirer ses plantes dans le salon lorsqu'elle s'approcha de moi en brandissant une paire de ciseaux. « Une jeune fille ne devrait pas se faire friser, me déclara-t-elle. Une coiffure bouclée comme la toison d'un mouton n'est pas facile à entretenir, c'est un vrai nid d'oiseau, ça ne fait pas net. Je vous propose de les couper. » Même si elle ne m'en avait pas parlé, j'avais l'intention de supprimer ces mauvaises herbes. En effet, si je m'étais fait friser, c'est que Song Xiangkui m'y avait poussée. Il disait que j'avais le front étroit et le visage trop menu, que les cheveux raides accentuaient cette maigreur. Des cheveux crépus à la façon des réfugiées africaines pouvaient remédier à ce défaut, c'était plus féminin. On dit qu'une femme cherche à plaire à celui qui l'aime. Il m'avait emmenée dans un salon de coiffure, et après deux heures

de supplice, j'étais transformée en caniche. Weina avait horreur de mes cheveux permanents, elle les avait critiqués à plusieurs reprises, et une fois, de façon cocasse, elle m'avait même traitée de réincarnation de Beethoven. Je n'avais jamais aimé ces frisettes, et maintenant que Song Xiangkui m'avait quittée, les couper, c'était rompre avec ma vie passée, pourquoi ne pas le faire ?

Léna me fit asseoir sur une chaise, me passa une serviette gris argent autour du cou et se mit à l'ouvrage. Les ciseaux crissèrent, s'activèrent en tous sens. Ils étaient bien aiguisés et Léna savait s'y prendre. En l'espace de dix minutes, la coupe était terminée. Léna m'examina, hocha la tête, puis elle m'entraîna vers la glace de la salle d'eau. Sur le moment, j'eus l'impression d'avoir disparu. Était-ce bien moi ? Cette coiffure courte comme celle d'un garçon dissimulait mes défauts, avec ses pointes souples qui ondulaient comme des vagues et sa frange irrégulière sur les tempes. Les yeux paraissaient plus grands, le nez moins enfoncé, on eût dit que j'avais dix ans de moins, avec un indescriptible air mutin.

« Comment se fait-il que je ne sois pas si laide ? demandai-je.

— C'est que les cheveux d'une femme sont un vrai sac à malice. Bien arrangés, ils vous rendent jolie. »

Très émue, je m'écriai : « Merci grand-mère ! »

Léna se rembrunit. Tout en frottant ses ciseaux avec une serviette humide, elle me dit : « Appelez-moi simplement Léna. » Par la suite, je me rendis compte qu'une femme qui n'a jamais été mariée conserve un éternel cœur de fillette. Même si elle est de cette génération-là, on ne peut pas lui donner du « grand-mère ».

Léna avait les doigts verts. Jamais je n'ai vu quelqu'un d'aussi doué pour cultiver les fleurs. Elle associait à merveille le plaisir des yeux et l'utilité. Dans la longue auge de bois sous la fenêtre de la terrasse fleurissaient des soucis, mais en réalité elle y cultivait en même temps de la pimprenelle. Sur l'appui de la fenêtre du salon étaient alignés trois grands pots de terre. Au premier coup d'œil, on voyait des hortensias rouge vif, des michelias jaunes et des pensées multicolores, mais un examen plus attentif vous faisait découvrir de fines ciboulettes au pied des hortensias, de la menthe cachée parmi les michelias, et des piments du ciel qui rivalisaient de couleur avec les pensées. Sur les étagères à livres s'alignaient les orchidées et la ciboule alliagée. Dans sa chambre, sous les arums rampaient des pélargoniums d'un vert brillant. Les deux repas quotidiens de Léna sortaient de l'ordinaire. Son dîner se composait de lait, de tripes de mouton grillées, d'œufs au plat et d'une salade de crudités, tandis que pour le déjeuner du matin elle mangeait une soupe de bœuf ou de poisson avec des tranches de

pain. Elle aimait assaisonner ses salades et ses soupes avec les aromates qu'elle cultivait. L'après-midi, elle avait l'habitude de descendre prendre un café au rez-de-chaussée, puis elle allait acheter deux petits pains ronds à l'hôtel Moderne dans la grand-rue car elle n'aimait pas le pain rassis. Une fois par semaine, elle se rendait au marché de la rue Toulong faire ses achats pour la semaine. De confession juive, elle ne mangeait pas de porc. Pour respecter ses habitudes, je n'ai jamais rapporté de viande de porc chez elle, malgré ma prédilection pour les côtelettes à la sauce aigre-douce. En revanche, nous avions les mêmes goûts pour les fruits, les pommes et l'ananas. J'en achetais toujours un peu plus pour lui en rapporter.

J'étais correctrice d'épreuves à l'agence de presse. Si l'on compare un journal à un champ cultivé, j'arrachais les mauvaises herbes. Les jours de congé, je faisais la grasse matinée. Les bonnes odeurs me réveillaient, je les sentais qui s'échappaient de la cuisine. Quand elle m'entendait me lever, Léna me proposait de partager son repas. Je lui racontais que j'avais rendez-vous avec des amis et, après une toilette rapide, j'allais prendre dehors un bol de nouilles à la sauce de soja ou un bol de *huntun*¹. Tout en mangeant, je songeais à la soupe épaisse qui remplissait la grande assiette dorée à fleurs bleues sur la table de Léna, à la

1. Petits raviolis à pâte fine servis dans du bouillon.

cuillère d'argent étincelante qui remuait cette soupe. Léna avait vraiment un mode de vie raffiné.

Après avoir modifié ma coiffure, Léna m'apprit à m'habiller. Elle me dit qu'il n'était pas nécessaire de porter des couleurs bariolées pour paraître jolie. Les vêtements associant des couleurs unies et des couleurs froides avaient au contraire pour effet d'exalter la jeunesse. Pour me prouver qu'elle ne parlait pas à la légère, elle transforma pour moi un châle de lainage gris pâle qu'elle avait porté des années en une cape d'une sobre élégance. Quand je me mis à la porter, mes collègues de l'agence me demandèrent de quelle marque étrangère elle était. Léna me fit sortir tous mes vêtements et m'apprit quelle veste il fallait porter avec quel pantalon, quel corsage allait avec quelle jupe. Je n'avais qu'une modeste garde-robe, mais grâce à ses conseils j'étais bien plus élégante.

Léna possédait un coffret de rotin décoré d'une étoile à six branches qui contenait la Bible en hébreu. Elle priait matin, midi et soir, récitant la Bible à voix basse. Pour moi qui ne comprenais pas l'hébreu, c'était comme si chaque jour j'entendais une parole pleine de mystère. En outre, dans la soirée, elle avait l'habitude de s'installer au piano, près de la cheminée du salon, pour jouer quelques morceaux. La petite table carrée sur laquelle elle mangeait, proche du piano, semblait une volée de notes qui se seraient échappées de l'instrument. Je me demandais toujours comment

quelqu'un comme elle, qui avait une vie intérieure si riche, pouvait ne pas avoir connu l'amour. Quand je regardais les photos sur la cheminée, à part les membres de sa famille, il n'y avait que des photos d'elle à différents âges. Depuis son enfance, elle avait toujours été belle.

Elle aimait le calme, parlait peu et dormait mal. Le soir, je fermais ma porte avec soin pour que mes ronflements ne la dérangent pas dans le silence de la nuit. Au salon était accrochée une pendule allemande arrêtée. Je me figurais qu'elle était détraquée. Je posai un jour la question à Léna et elle me dit en secouant la tête que la pendule fonctionnait très bien, mais qu'en vieillissant, elle ne supportait plus son tic-tac, si bien qu'elle avait cessé de la remonter. Me regardant en face, elle ajouta, très sérieuse : « Je n'ose pas la remettre en marche, cela fait des années qu'elle est arrêtée, avec tout ce temps qu'elle a retenu dans son ventre, si elle a l'idée de rattraper le temps perdu, elle risque de me rendre sourde. » Je crus que c'était de l'humour, mais à en juger par son expression calme et sérieuse, elle ne plaisantait pas. Il y avait des moments où l'on aurait dit qu'elle vivait dans un monde de contes pour enfants.

Très vite, nous entrâmes en conflit. Un jour où j'avais lavé ma chemise et mon slip, comme il faisait beau, je les mis à sécher sur la terrasse. Quand Léna s'en aperçut, elle m'ordonna de les rentrer en disant que c'était déplacé. La terrasse

était destinée à recevoir des fleurs, on ne pouvait y étendre que des nappes, des draps et des vêtements de dessus. Je la contredis en déclarant qu'un gynécologue avait préconisé de faire sécher les dessous féminins au soleil pour tuer les microbes et rester en bonne santé. Me montrant la porte, Léna me prescrivit : « Eh bien, va les faire sécher sur la terrasse d'une autre maison ! »

A la suite de cet ordre d'expulsion, je fus bien obligée de ramasser mes sous-vêtements trempés et de les mettre dans un sac imperméable que je fourrai dans ma valise. Je fis mes bagages en pleurant sur mon propre malheur. Dans cette ville, sans famille ni amoureux, sans argent, sans une chambre où m'abriter, j'étais comme un chat errant ! Si ma logeuse me chassait, je ne savais sous l'auvent de quelle maison je pourrais m'abriter demain. Voyant que je m'apprêtais à partir, Léna soupira, sortit son mouchoir pour m'aider à sécher mes larmes, prit dans ma valise le sac qui contenait mes dessous et les remit à sécher sur la terrasse. Puis, sans me demander mon avis, elle me fit descendre l'escalier. J'entendais ses genoux grincer, comme si une hache cachée lui fendait les os. Une fois en bas, elle m'entraîna de l'autre côté de la rue pour me faire regarder sa terrasse. Oh ! Mon slip et ma chemise accrochés là-bas avaient un air racoleur du plus mauvais effet. Je reconnus aussitôt mon erreur, expliquant que j'étais née dans un petit village de montagne et que, quand j'étais petite, les jours de lessive, on étendait

toujours les sous-vêtements, les vestes et les pantalons ensemble sur une corde dans la cour. Léna me caressa la tête en expliquant : « En ville, on est maître chez soi, mais la terrasse ne vous appartient pas totalement, il faut penser au regard des passants. »

C'est en début d'hiver que Harbin est particulièrement pénible. Dès que les chauffages sont allumés, toutes les cheminées de la ville, grandes et petites, se mettent à cracher de la fumée de charbon avec entrain. Pour peu que l'on soit en période de basses pressions, les fumées stagnent, coiffant la ville d'un pesant bonnet gris acier qui met mal à l'aise. Ces jours-là, Léna souffrait de bronchite et toussait du matin au soir. Quand elle était prise d'une quinte de toux, si elle était au salon où elle venait de soigner ses fleurs, je lui tapotais le dos pour la soulager et lui tendais un verre d'eau. Les épaules agitées de tremblements, elle devenait livide. Je redoutais qu'elle ne s'étouffe faute de pouvoir reprendre son souffle. Elle parlait peu, mais quand elle se mettait à tousser, entre deux quintes, elle soupirait d'une voix tremblante : « Autrefois, il ne faisait pas un temps pareil à Harbin ! » Je lui demandais quel temps il faisait à l'époque et, selon le jour elle me donnait diverses réponses : « Pas de fumée noire ! » « Par temps couvert, le ciel restait transparent. » « Dans l'année, rares étaient les jours sans ciel bleu. » « On voyait voler toutes sortes d'oiseaux,

mais maintenant, même les corbeaux ne viennent plus. » Bref, elle ne parlait que par courtes phrases.

Mon deuxième affrontement avec Léna fut provoqué par sa toux. Un jour où elle binait la terre de ses pots de fleurs, elle fut prise d'une soudaine quinte. Je lui conseillai d'arracher toutes ses plantes aromatiques, car j'avais entendu dire qu'elles stimulaient les centres nerveux, déclenchaient de l'asthme et affectaient la respiration. Léna me rétorqua : « Aux yeux de l'Éternel, une maison sans herbes aromatiques n'est pas propre. » Je me mis à rire : « Mais Dieu n'existe pas ! A supposer qu'il existe, il ne prête attention qu'aux grands et méprise les petits. » J'ajoutai que les fonctionnaires avides et corrompus vivaient à l'aise, sans souci du lendemain, tandis que les honnêtes gens sans pouvoir ni fortune avaient du mal à joindre les deux bouts et subissaient maintes humiliations. Moi par exemple, j'avais vingt-cinq ans, je travaillais depuis trois ans sans avoir de logement à moi, sans quelqu'un qui m'aime, sans pouvoir m'acheter de beaux vêtements, et j'ignorais la saveur des mets des grands restaurants. Je n'avais pas les moyens de voyager, je n'étais jamais sortie de ma province. Mais une de mes camarades d'université dont le père était fonctionnaire, à peine diplômée, avait bénéficié d'un bon travail, et quand elle s'était mariée, elle possédait déjà logement et voiture. Pour les vêtements, elle ne fréquentait que les boutiques de luxe comme Nouveau Monde, Abondance, Songlei et

Yuanda. Tandis que moi, je me contentais des articles à bas prix de la Cité du vêtement de la rue Hexing ou des étals du marché de nuit de Daowai. Quand les autres lisaient le journal, ils s'intéressaient aux rencontres des stars de cinéma, aux récitals des vedettes de la chanson, aux nouveaux produits de beauté et aux meubles à la mode. Mais moi, ce qui retenait mon attention, c'étaient les annonces de soldes à prix réduits. Une fille comme moi, d'origine modeste et pas spécialement belle, se trouvait à notre époque dans la même situation que les Juifs lors de la Seconde Guerre mondiale. J'appartenais à une catégorie insidieusement repoussée et anéantie par d'invisibles forces mauvaises. Voilà pourquoi je ne croyais pas à un Dieu régissant le monde, je ne croyais pas aux esprits.

Quelle idiote j'étais ! Quand je m'excitais, je disais ce qu'il n'aurait pas fallu dire. Même si j'étais en désaccord, je n'aurais pas dû me laisser aller devant cette vieille dame qui avait traversé bien des épreuves. Je me confondis en excuses, déclarant que je méritais l'Enfer. Léna lâcha son piochon, me lança un regard noir, puis elle dit doucement : « Si vous ne croyez pas en l'Eternel, comment pouvez-vous croire à l'Enfer ? Ceux qui ignorent que l'Enfer existe ne connaîtront pas le Paradis. » Puis elle éteignit la lumière et regagna sa chambre à tâtons. Je l'entendis bientôt psalmodier.

Ce deuxième conflit avec Léna provoqua ma troisième rencontre amoureuse.